

III.

LA GROSSE PIOTTE.

Lorsque Ursule entra chez ses parents après sa rencontre avec Bénoni au Jardin-Viger, deux heures venaient de sonner à une grande horloge au tic-tac monotone placée dans un coin de la salle à manger.

Ursule fut surprise en entrant dans l'appartement de voir sa mère en grande conversation avec M. Cardinal de la police sanitaire.

La mère Brind'amour hochait la tête et ne paraissait point partager les idées de l'homme de police.

—Écoutez-moi, lui disait l'inspecteur, c'est l'officier de santé qui m'a envoyé ici. C'est la deuxième fois que je vous prévient en ami. Il faut que vous fassiez nettoyer votre cour pas plus tard que demain sinon votre mari paraîtra devant le recorder et ça lui coûtera joliment cher.

—Votre bureau de santé, disait la mère Brind'amour, en a toujours contre les pauvres gens. Y a pas de danger qu'il fasse de misères à des gros comme Sir Louis Alaine.

L'homme de police sanitaire renouvela sa menace, en griffonnant quelques notes sur une feuille de papier qu'il avait tiré d'un portefeuille gras, il dit bonjour à la dame et sortit de la maison.

Après son départ madame Brind'amour se tourna du côté d'Ursule et lui dit :

—Tu vois ce qui nous arrive. Je te gage que les Sans-façon sont encore au fond de l'affaire.

Ursule après s'être débarrassée d'une partie de sa toilette s'assit près d'une table et se porta la main au front disant qu'elle souffrait d'un violent mal de tête. Elle pâlit et parut sur le point de tomber en défaillance. Sa mère voyant que la maladie était grave, la fit coucher sur son lit.

Les services d'un médecin étaient urgents.

La mère Brind'amour alla sur sa galerie et appela Ti-Pito.

Celui-ci ne tarda pas d'arriver.

Ti-Pito était le véritable type du gamin de Montréal.

Il portait un vieux feutre qui avait essuyé les ravages de dix automnes sur la tête de son père.

Ce feutre était percé à certains endroits et laissaient passer quelques mèches de ses cheveux mal peignés.

Sa chemise bleue carrautée n'avait pas été changée depuis quinze jours.

Ses pantalons étaient composés d'étoffes aux couleurs et aux nuances les plus disparates. Les pièces s'y appelaient légion. Les pantalons de Ti-Pito étaient retenus par une grosse ficelle passée en sautoir depuis l'épaule gauche jusqu'à la hanche droite.

Ses souliers craquelés et voutés de leurs lacets, n'avaient plus qu'un rudiment de semelle.

Le reste de son costume était à l'avenant.

(A continuer.)

Entendu dans la buvette de l'Hôtel du Canada.

—Garçon, passez-moi le "limon de salope!"

LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 3 JANVIER 1880.

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 centins.

Le Vrai Canard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

20 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. Greenbacks reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie

Boîte 2144 P. O. Montréal.



Le premier couac du Vrai Canard doit être un souhait de bonne année pour ses nombreux lecteurs.

A nos lecteurs libéraux qui gémissent dans les froides régions de l'opposition nous souhaitons la somme de patience nécessaire pour endurer leurs tourments.

Aux conservateurs nous souhaitons que leurs chefs persévèrent dans la voie de l'honnêteté et de la saine politique.

Faut de la vertu pas trop n'en faut L'excès en tout est un défaut.

Nous n'exigerons des ministres qu'une honnêteté mitigée de manière à laisser place pour une demi-douzaine de petits scandales pendant l'année 1880.

Sans cela, vous comprenez bien, le Vrai Canard cesserait d'être intéressant, parce qu'il serait privé de sa pâtée ordinaire, les sujets de caricature qu'il puise chaque semaine dans la conduite de nos hommes publics.

Nous formulons les désirs les plus ardents pour le succès de nos confrères à grand format. Que leur prose soit soit légère pour leurs lecteurs et que leurs abonnés les paient avec autant de ponctualité que ceux du Vrai Canard.

Ceci posé nous décrochons notre tain-tan et nous commençons notre première sérénade de l'année. Lançons nous à pattes jointes dans la fantaisie.



Un bon rêve du Jour de l'An ne sera pas hors de propos et nous allons vous donner celui que vient de faire un architecte bien connu de cette ville :

Il s'était couché la veille du Jour de l'An avec l'esprit en proie à de vives préoccupations.

Lorsque Morphée eut répandu ses pavots sur sa couche où il dormait à côté de sa moitié et de son

héritier présomptif âgé de sept à huit mois, il rêva qu'un évêque des Etats-Unis lui avait commandé le plan d'une cathédrale dont la magnificence devait surpasser celle des plus beaux édifices de ce genre en Europe et en Amérique.

Comme le sommeil ne lui portait pas conseil, il résolut de se lever et d'aller faire une marche sur la rue Notre-Dame, attendu que la promenade est la mère des idées.

Notre architecte sortit de chez lui et commença à arpenter la rue d'un air rêveur. Arrivé sur la Place d'Armes il vit un personnage mystérieux qui sortait de l'église Notre-Dame.

L'inconnu était un vieillard à la mine patriarcale, portant une longue barbe blanche.

Deux clés étaient pendues à sa ceinture.

Il s'approcha de l'architecte et lui dit :

—Eh l'ami, vous paraissez bien jongleur ! Auriez-vous la bonté de me dire ce qui paraît vous causer tant de soucis.

L'architecte en examinant le vieillard avait reconnu Saint Pierre.

—Je sais qui vous êtes, répondit l'architecte. Vous pourriez, grand saint, me rendre un service important.

—Racontez-moi votre cas, dit saint Pierre.

L'architecte ne se fit pas tirer l'oreille et il communiqua son plan à son nouvel ami.

Tenez, reprit saint Pierre, je vais faire pour vous, ce que je n'ai encore fait pour personne. Je vais vous amener avec moi dans le Paradis pendant une couple d'heures. Là vous verrez des beautés architecturales que vous ne rencontrerez jamais sur la terre. Je vous permettrai de prendre quelques notes qui vous seront très-utiles.

Tout à coup notre architecte fut transporté comme par enchantement devant la porte du céleste séjour. Son illustre guide le fit pénétrer dans une salle immense dont la voute en or était soutenue par des colonnes en diamant, en jaspe et en porphyre.

Des millions de lampes en argent étaient allumées et soudées sur des socles en marbre.

Quelques lampes brillaient d'un éclat très vif et d'autres dans lesquelles il y avait 'moins d'huile s'éteignaient graduellement.

Notre architecte demanda à St. Pierre ce que voulait dire cette quantité extraordinaire de luminaires.

Le saint lui répondit : Mon ami, chacune des lampes que vous voyez représente une existence sur la terre. Lorsque l'huile est entièrement consumée la mort frappe le mortel dont la lampe s'éteint. Votre carrière sur la terre sera mesurée d'après ce qui reste d'huile dans votre lampe.

L'architecte demanda à St. Pierre de lui montrer sa lampe. Le saint la lui montra.

Voici la vôtre, dit-il, en mettant la main sur une lampe dont le feu s'éteignait graduellement faute d'huile, et voilà celle de votre femme. Cette dernière était remplie

d'huile et devait brûler pendant plusieurs années. L'architecte resta rêveur.

Pendant qu'il était plongé dans sa rêverie un messager ailé entra dans la salle et dit à Saint Pierre que sa présence était requise immédiatement à la porte du paradis. Un avocat ou peut-être un hussier essayait de pénétrer dans le séjour des élus malgré les rogléments.

St. Pierre sortit. Se voyant seul l'architecte se dit : " J'ai une idée. Ma femme a trop d'huile dans sa lampe. Personne ne me voit. Je vais en transvider un peu dans la mienne. Mais il y avait une difficulté sérieuse à surmonter.

La lampe était soudée solidement sur sa base et il n'y avait aucun vaisseau dans la salle avec lequel on put la transvaser.

L'architecte avisa un moyen. Il trempait l'index dans la lampe de sa femme et le laissait égoutter dans la sienne, de cette manière il pourrait faire durer sa lumière pendant quelques jours de plus.

Ici notre dormeur interrompit son rêve.

Il venait de recevoir une claque formidable sur la joue.

Pendant son sommeil il était occupé à se passer la main dans les langes sales de l'enfant qui dormait à côté de lui et il la posait ensuite sur la bouche de son épouse.

Notre homme était tombé du paradis dans le monde réel.

DIFFICILE A TROUVER

Un homme qui s'abstiendrait d'appeler le discours d'un ami un "heureux effort."

Une vieille fille qui avouerait n'avoir jamais été demandée en mariage.

Un couteau de poche qui n'est jamais "dans ses autres pantalons."

Un chanteur qui ne se plaint pas d'un mauvais rhume lorsqu'il est prié de chanter.

Un enfant qui ne préférerait pas manger entre les repas pour ne manger qu'aux repas.

Un crayon qui est toujours dans la première poche où l'on fouille pour le trouver.

Un homme marié qui ne croirait pas que toutes les filles son envieuses du trésor que sa femme a conquis.

Un éditeur qui est toujours en colère de voir ses meilleurs morceaux crédités, et qui est content quand ils lui sont volés.

Une femme qui, étant surprise dans son négligé, ne ferait pas opologie de sa mauvaise apparence.

Un homme qui a déjà fait des sottises dans sa vie et qui connaît assez pour en garder le secret.

Une mère qui ne dit jamais qu'elle "préférerait le faire elle-même," quand elle aurait dû apprendre à son enfant à faire cette chose.

Correspondance.

M. le rédacteur du Vrai Canard, Veuillez, s'il vous plaît, insérer dans les colonnes de votre journal le fait authentique suivant :

Monsieur H. L. Mtro. Voiturier, bien connu à Ste. Rose, fut l'autre